

→ Autour de la maison Mame

« Mame : une littérature mineure ? »

Le programme de recherche sur la maison Mame piloté par Cécile Boulaire a le vent en poupe. Avec une belle régularité, les journées d'études organisées à l'Université de Tours suivent l'avancée des travaux de l'équipe : après la rencontre du 13 janvier 2009 (consacrée à « Mame et la culture catholique pour la jeunesse »), les communications présentées à la journée du 15 janvier 2010 ont apporté des réponses à la question : « Mame : une littérature mineure ? », qui servait d'intitulé à la rencontre.

L'histoire de la célèbre maison d'édition tourangelle et de son développement, depuis son installation dans le contexte régional, avait déjà été reconstituée. Une nouvelle pierre a été apportée à l'édifice par Marie-Pierre Litaudon, qui a mis en lumière le rôle joué dans l'essor de Mame par Dominique Dufêtre, vicaire général de l'évêché de Tours de 1824 à 1842. Cet abbé ultramontain, voyant dans les « mauvais livres » une cause majeure de la Révolution de 1789, se fit l'apôtre de la « Bibliothèque des bons livres », chargée de la diffusion d'ouvrages dont l'orthodoxie littéraire, évaluée par un comité d'ecclésiastiques, allait de pair avec l'apologétique religieuse. Il tissa un puissant réseau personnel et institutionnel, qu'il mit ensuite à la disposition de l'éditeur-libraire tourangeau, lorsqu'il proposa à cette maison spécialisée dans les ouvrages d'éducation et de livres de prix, de s'engager au service de l'Œuvre, en imprimant de bons livres catholiques. Le résultat fut la fondation, en 1836, de la « Bibliothèque de la jeunesse chrétienne » par Mame, devenu entre-temps l'« imprimeur de l'archevêché ».

La journée s'est poursuivie avec l'étude de la production littéraire, dans le but de cerner l'identité propre d'une maison qui a édité des livres pour l'enfance et la jeunesse pendant cent cinquante ans. En premier lieu a été pris en considération l'éditeur en tant que figure « auctoriale », donnant les impulsions fondamentales et définissant sa stratégie à tous les niveaux : idéologique, artistique et littéraire. Comme l'a écrit Francis Marcoin¹, au XIX^e siècle la littérature de jeunesse est une « littérature d'éditeurs » ; ce sont eux qui conçoivent les collections, inventent de nouveaux types de livres, choisissent les auteurs et les illustrateurs. Un rôle pleinement assumé par la dynastie Mame, où les générations se succèdent à la tête de l'entreprise, en lui conservant une unité axiologique forte : celle qui, se proposant d'éduquer et d'édifier ses lecteurs, inscrit dans son horizon d'attente, la doctrine et l'éthique catholiques. Matthieu Letourneux a

montré comment Mame a procédé pour insérer les textes dans un processus sériel. En amont, l'architecture du catalogue et les intitulés des collections ont obligé les auteurs à penser leurs œuvres en fonction des ensembles régis par ces contraintes ; c'est la logique des corpus des grandes collections, la « Bibliothèque de la jeunesse chrétienne » et la « Bibliothèque des écoles chrétiennes ». En aval, les interventions éditoriales ont encore porté parfois sur les textes (par la censure, l'adaptation...), mais elles se sont manifestées plus concrètement par le choix des aspects matériels de l'objet livre : le format, la couverture, la composition typographique, le choix des illustrations... Un aspect d'importance pendant l'époque romantique, au moment où l'illustration, ornement réservé jadis aux ouvrages de luxe, devient un atout commercial et commence à apparaître dans la production en série. Olivia Voisin, qui a examiné la production de Mame de 1830 à 1850, a constaté que les beaux livres restent rares ; les collections pour la jeunesse restent marquées par la médiocrité, et les modestes vignettes sur bois debout alternent avec quelques belles gravures sur acier. La part faite à l'image augmente à partir de 1840, lorsque la « Bibliothèque de la jeunesse chrétienne » devient illustrée et que son esthétique s'améliore ; mais il faudra attendre l'essor des grands artistes graveurs (après 1848) pour que les ambitions artistiques d'Alfred Mame se précisent, jusqu'au jour où l'éditeur remportera (en 1855) la médaille d'or du livre illustré, Mais quelle a été la valeur littéraire de la production Mame ? S'est-il agi, comme aimait à le répéter Pierre-Jules Hetzel, d'une littérature de second ordre, au goût de « triste tisane », ou bien y a-t-il des œuvres injustement oubliées à découvrir ou à redécouvrir ? Les auteurs et les œuvres ont été l'objet des communications de Clémence Lefay et de Cécile Boulaire. Hyppolite de Chavanne de la Giraudière et Just-Jean-Étienne Roy, écrivains obscurs à la production abondante, peuvent être considérés comme représentatifs des « auteurs maison » de la première moitié du XIX^e siècle. Chavanne de la Giraudière est passé de la vulgarisation scientifique pour les écoles chrétiennes à l'écriture narrative de la « Bibliothèque des petits enfants » et de la « Bibliothèque de la jeunesse chrétienne », pour lesquelles il a rédigé des historiettes morales, des fictions moralisatrices et même des récits d'aventures (notamment la robinsonnade), où les valeurs chrétiennes accompagnent constamment la dimension romanesque. Dans ses textes (une vingtaine), les personnages ont parfois une épaisseur qui les rend intéressants, mais

Université de Tours, vendredi 15 janvier 2010

les intrigues sont stéréotypées, et les intrusions du sentencieux narrateur, nombreuses. Roy est un écrivain encore plus prolifique, auteur de centaines de livres qu'il publie sous une dizaine de pseudonymes, chez Mame mais aussi chez ses concurrents (Lefort à Lille et Ardant à Paris et Limoges). Professeur de collège de son état, il met le savoir à disposition des enfants par la vulgarisation historique ; auteur de récits de fiction, il se conforme aux valeurs de l'« Œuvre des bons livres » et s'en prend aux mauvaises lectures et aux dangers du romanesque. Dans ses textes, les procédés de fictionnalisation alternent avec les digressions didactiques ; les stratégies énonciatives varient, mais les mêmes personnages reviennent sans cesse. Ce « tâcheron » de la librairie enfantine et ses confrères ne tireront pas de bénéfices de leurs œuvres ; leurs livres, sans cesse réimprimés, n'ont apporté ni gloire ni gains à ces écrivains mineurs, humbles polygraphes au service des productions sérielles régies par l'éditeur, auquel ils vendent leurs manuscrits pour un prix forfaitaire, indépendant du nombre d'exemplaires vendus par ce dernier. Confronté à des difficultés familiales, pressé par le besoin, Roy sera contraint à solliciter des autorités les aides financières que tous les ouvrages par lui publiés ne lui ont jamais rapportées.

L'alliage entre les valeurs chrétiennes, la visée didactique et la répétitivité dans les stratégies narratives, qui caractérise ces productions sérielles, se retrouve également dans la littérature coloniale. Mathilde Lévêque s'est intéressée à ce genre mineur, autrefois inscrit dans un courant national, qui met en scène la conquête et la colonisation, tout particulièrement de l'Algérie. Un corpus très étendu (les titres s'échelonnent de 1836 à 1943) réunit des ouvrages didactiques (où dominant l'histoire et la géographie) et des ouvrages fictifs, où les formes de l'invention, reprenant des typologies diverses, « recyclent » parfois des genres plus anciens, comme les « récits de captifs » et les histoires de martyrs, en vogue au XVII^e et XVIII^e siècles. L'aventure est bien présente, mais elle est associée à la défense des Chrétiens contre les Barbares et à l'évangélisation des missionnaires catholiques ; dans la production Mame, le colonialisme français répand la foi et la civilisation. Ce n'est qu'après la fin du Second Empire, lorsque la Troisième République se montrera moins favorable aux éditeurs catholiques, qu'un regard plus critique sur la conquête apparaîtra parfois dans ces ouvrages. Quand la colonisation ne s'appuie plus sur la foi chrétienne, mais sur les valeurs nées de la Révolution française, les soldats français représentés

dans les récits se montrent destructeurs et cruels envers les indigènes.

La communication de Stéphane Tassi sur les « séries » numérotées, de 1914 à 1940, a offert un bon aperçu de la production éditoriale de Mame au XX^e siècle, lorsque l'édition catholique française s'est trouvée durablement affaiblie par les grandes lois sur la laïcité de l'État et sur les congrégations, ainsi que par la mise en cause de l'institution des livres de prix. Les couvertures de ces volumes forment un bel ensemble iconographique, où l'évolution est immédiatement visible : des médaillons et des motifs fleuris, on passe dans les années 1930 aux aplats artistiques, dus aux grands illustrateurs de l'époque. Parmi les écrivains, les noms à particule nobiliaire (qu'ils soient authentiques ou bien des alias) sont nombreux ; un seul auteur de renom se détache : Hervé Bazin (pour un total de dix-huit ouvrages). Les livres de ces séries disent, dès leurs titres, la « nostalgie » de la vieille France légitimiste et de ses régions les plus catholiques (Bretagne, Vendée, Lorraine) ; leurs contenus évoquent les vies des saints et des martyrs (Fabiola, Cecilia, les martyrs d'Orient) ou bien reprennent les grands classiques de la littérature universelle et de la littérature de jeunesse. D'autres ouvrages mettent en scène les mélodrames familiaux, avec une préférence marquée pour les héros et les héroïnes, qui, grâce à leur foi, triomphent des épreuves au lieu d'être broyés par le capitalisme. La critique du monde petit-bourgeois et de sa médiocrité, cible de la satire aristocratique, est aussi présente.

La journée d'études du 15 janvier s'est ainsi terminée par un retour sur les productions sérielles, qui se rattachent étroitement à la figure « auctoriale » de l'éditeur, mise en valeur en ouverture par Matthieu Letourneux. L'interrogation « Mame : une littérature mineure ? », qui devait servir d'axe majeur aux travaux des conférenciers de la journée d'études du 15 janvier, a trouvé la réponse la plus probante dans la reconnaissance de la spécificité de la « littérature d'éditeur ».

Mariella Colin

1. Cf. Francis Marcoin, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2006.